



# LOINTAINS PAYSAGES DE SONGE ET DE CAUCHEMAR

par Harry Bernard

**I**L est dans la montagne, au fin fond de la Mauricie, les paysages de songe et de cauchemar que je ne reverrai jamais.

Parce qu'ils sont trop loin, que l'âge m'interdit de les chercher, que les chemins de portage qui y conduisaient n'existent plus, longeant la blanche écume de grondants rapides, sur des rivières coulant du sud au nord, à l'encontre, semble-t-il, de l'ordinaire bon sens.

Coins d'âpre et sobre beauté, ou reflets imprévus d'un univers de pâleurs insolites, se mêlant et se mariant pour donner le change sur l'humidité envahissante, l'air imprégné d'eau, la putréfaction du bois, les épais champignons blancs et safran, qui sont poison et déchéance.

Je pourrais en évoquer dix, mais deux hantent surtout mon souvenir, parce qu'ils m'apportèrent surprise et saisissement, sans que j'aie pu les comprendre comme je l'aurais voulu.

En est-il des lieux comme des hommes, dont certains ne se révèlent jamais?

J'espère que cette nappe bleue n'a pas changé, élargissement subit de la rivière Mondonac, entre le lac de ce nom, quinze milles plus bas, et cet autre, ancien Watoussi rebaptisé Châteauvert.

Quand nous y arrivâmes à la fin d'août, il y a de cela vingt ans et plus, le soleil rouge achevait de disparaître, avalé par le contour des monts.

Il faisait brun et presque froid, le soir tombant, et la sente n'en finissait plus de dévaler vers le lac qui se montra soudain en son austère réalité, entouré de murailles sombres à cause du granit, des épinettes se touchant, des cèdres odorants, cramponnés à la moindre fissure retenant une parcelle d'humus.

Edouard Lemieux allait devant, le haut du corps absorbé par le canot, tandis que ses compagnons suivaient à la file, portant les sacs au collier, dont la force de traction s'ajoutait à celle des courroies de cuir.

Alors que l'étroit sentier, embarrassé de racines à fleur de terre, serpentait à travers les plants de bleuets, les merisiers et les arbustes à petites poires, les parois rocheuses paraissaient noires de résineux, sans un feuillu rivé au roc.

Le lac rébarbatif était comme retenu entre ses falaises, sans échappée apparente vers le soleil et les espaces libres.

Il a un mille de long, compte tenu des rapides à chaque bout, il a la forme d'un triangle irrégulier, n'a pas de nom que l'on sache, et ses berges abruptes ne laissent soupçonner aucune vie animale.

Pas de gros-becs ni de martins-pêcheurs dans les branches, de geais gris et noirs, de corbeaux perchés au faite d'un corps mort, et l'on chercherait en vain, sauf celui suivi par nous, un passage conduisant l'ours ou l'original, le loup plus timide que méchant, aux endroits où l'ont boit.

Un moment, je laisse traîner une cuillère brillante et ramène un doré jaune — car il en est de noirs et d'argentés — mais il est de taille modeste et je le remets à l'eau.

— On en mangera demain, dit Lemieux. Pas le temps de s'amuser, si l'on veut sortir d'ici.

S'il n'y a pas d'inquiétude dans sa voix, il se demande ce qui l'attend hors du lac, où et comment trouver la passe conduisant au Châteaouvert, après le rapide qu'indique la carte.

Le lieu où nous sommes est d'un beau inexprimable, tenant de l'attique par sa nette et noble simplicité.

Nous pagayons dans une cuvette profonde, écrasés et rapetissés, peut-être réduits à nos vraies proportions, entourés de murs de forteresse, non pas hostiles, mais à la fois proches et lointains, indifférents à ce qui peut être, pour nous, vie ou mort.

Partout le calme et la tranquillité, la majesté du silence, alors que par en haut les sommets se rejoignent dans l'ombre qui grandit, se fondant l'un dans l'autre, pour que personne n'ait l'air d'échapper à leur étreinte, leur embrassement, leur étouffement.

Prisonnier de son roc, le lac s'empare de qui l'approche, paraissant tenir à une proie qu'il n'a désirée ni voulu, et son accueil donne le frisson à qui se sent attiré par lui, ou le rencontre à son insu.

On le quitte à la hâte, en vitesse, sans trop s'en rendre compte, une crique qu'on ne voit pas de loin, qu'à peine on soupçonne, conduisant à cette mer intérieure qu'est le Châteaouvert.

Passé le rapide, il faut paletter à tour de bras dans cet étroit goulot qui précède le lac, lequel s'étire sur seize milles de long, parsemé d'îlots boisés, hérissé d'arbres morts, refoulé et gonflé par un barrage de trois ou quatre pelles, frôlant des rochers verticaux où se brise une lame qui nous reprend en flanc, imprimant au canot trop lourd, rempli d'une pince à l'autre, un mouvement de roulis qui ne rassure pas.

Après barrage et portage, la longue descente de la Manouane, un second portage pour l'interminable chute précédant le paisible courant qui nous portera jusqu'au pont flottant, jeté sur la rivière, avant l'arrêt chez les Têtes-de-Boule de la réserve de Weymontachingue.

Il y a loin de notre lac caché, coincé entre des pans de roc sans ouvertures, fleurant bon les conifères qui les tapissent, et l'incroyable pays de verts lumineux, unique par ses teintes acides d'un autre monde, tirant leur mystérieux envoûtement de l'eau stagnante et du muskeg.

Ce site unique et difficile à décrire, comme supra-terrestre, est celui que j'associe au lac anonyme et triangulaire, parmi mes plus tenaces souvenirs de la forêt mauricienne.

Où se cache-t-il ?

A la tête d'un ruisseau peu profond, entre une manière d'étang qui a peut-être un mille de tour et la baie plus au sud du lac Salone, qu'on se représente tant bien que mal d'après le dessin des cartographes, sans avoir pu l'approcher.

On y accède en pateaugeant dans le muskeg et l'on en repart de même, le pied y enfonçant, pendant qu'une fade odeur de vase remuée monte autour de nous.

Le muskeg, le fameux muskeg des solitudes nordiques, on ne peut se le représenter sans l'avoir vu et senti, sans l'avoir vécu, y calant à mi-botte et s'y engluant, sans en connaître l'enlèvement en petit ou, s'il s'est nettoyé, le rebondissement qu'il procure à chaque pas, comme si l'on piétinait un énorme matelas bossué, usé, déchiré, ses ressorts crevant ça et là un couteau qui ne tient plus.

Cette fois, les autres membres de l'équipe sont Raymond Hardy et un homme du bois qui a nom Julien Richard, bûcheron



vieilli mais encore solide, recruté au poste du Chapeau de Paille sur recommandation d'Edouard Lemieux.

Nous partons avec un objectif précis: arriver au lac Salone après avoir laissé derrière nous l'Ottawa et le Galifet, lequel Salone, assemblage d'une vingtaine de baies déchiquetées, s'ajoutant à un vaste bassin central, longe le Mondonac à droite, sur une distance d'environ trois lieues.

La longue pointe remontée, qui prolonge au nord-ouest ce lac Galifet appelé Croche il n'y a pas si longtemps, ce n'est pas une mince affaire que de rallier le trou d'eau rougeâtre qui a nom Poutrelle, lequel n'a d'autre mérite que de clapoter à trente arpents de l'extrémité sud du lac Salone.

Celui-là, nous ne le verrons de près et n'y planterons pas un aviron, malgré notre détermination et notre bonne volonté, le mal inouï que nous nous donnons pour l'atteindre, forcés que nous sommes d'attaquer à la hache, pour répondre à son appel, des murs végétaux de six pieds où se mêlent, comme tissés ensemble, les aulnes classiques et tordus, des framboisiers poussés en orgueil, des noisetiers offrant leur fruit dans sa double enveloppe.

Le lac Poutrelle, sur lequel se dresse la blanche tente devenue grise, n'est qu'une mare précédant une sorte de jungle impénétrable que révèlent les jumelles, en face et pointant nord.

Ne pouvant songer à nous y aventurer, c'est donc la marche pénible à travers le saint-michel touffu, la jeune épinette aux deux tons de vert tendre, des aulnes encore et toujours, portant les restes de leurs cônes printaniers, en attendant l'hostile et haute broussaille qui va s'opposer à notre avance.

Quand, de peine et de misère, à moitié fourbus, nous arrivons aux éclaircies entrevues de la cime d'un pin aux bras en échelons, c'est pour constater que nous sommes à des milles de la nappe scintillante que nous avons cru voir au loin, dans une laiteuse lumière.

On pourrait peut-être s'y rendre par un mince ruisseau où s'affairer des canards, noirs et becs-scie à poitrine rouge, mais le canot est resté au campement, debout entre deux arbres pour l'inspection éventuelle des ours, parce que le terrain à explorer s'annonçait mauvais et que nous voulions voir, avant de nous y engager avec armes et bagages.

Partout alentour, c'est le muskeg à perte de vue: herbes larges et plates, rudes, agglutinantes, sèches aujourd'hui, demain ruisselantes, où le pied creuse dans un bruit de succion.

Il est une heure et nous décidons, nous partageant un quinon de pain, de remonter le cours du ruisseau qui nous ramènera à notre point de départ, si la carte et la boussole ne mentent pas, — mais il est acquis en principe que la boussole ne sait pas mentir.

Nous suivons d'abord un filet d'eau propre, banal comme tant d'autres, bordé de carex et de joncs, d'iris violets, de gentianes fleuries, pour entrer tout à coup dans une sorte de corridor aux verdure trop pâles, délicates, comme timides, malades, qu'on dirait d'une autre planète.

Domaine unique que celui qui nous accueille sans grâce, où l'on avance avec hésitation, chacun se retenant de parler pour ne point profaner le silence qu'on entend vibrer, la voute au-dessus s'éclairant d'un jour incertain, d'un soleil qui se voile, d'un ciel imprécis.

Le sol et l'air sentent l'humide, le moisi, le pourri, et cette triple odeur tombe aussi des branches dénudées, s'élève des sphaignes, des feuilles dentées des fougères, et le tapis forestier n'est que flaques dissimulées, peluches entourant la base des arbres, lichens agrippés aux roches de leurs doigts graciles, pousses se tordant avec des sinuosités de lianes tropicales.

Car la végétation ne renonce à ses droits ni à son espoir de vie.

- En vingt-cinq ans de forêt, jamais vu rien de pareil.
- Moi non plus.
- Ni moi, en trois ans.

Ce n'est ni le marais ni la savane, ni la tourbière où croissent les canneberges et la sarracénie mangeuse de mouches, mais un monde intermédiaire à situer entre l'un et les autres, où l'atmosphère en serait une de sous-bois spongieux et de pénombre malsaine, d'essences mortes ou moribondes, d'écorces gluantes, de senteurs aqueuses, de feuilles qui s'égouttent.

Décomposés en partie et brunis, des champignons épinglent leurs verrues aux bouleaux défunts ou condamnés, mais il n'est pas assuré que les sapinages résisteront mieux, leurs aiguilles rougies ne témoignant pas d'une robustesse à défier le temps.

De blanches araignées ventruées tendent parmi les herbes des toiles alourdies de rosée, et des fûts couchés depuis des ans, habillés d'un feutre qui glace les doigts, s'écroulent sous notre poids, tandis que les souches s'écrasent comme fétus de paille, si l'on commet l'imprudence de s'y appuyer.

Les troncs perdirent peu à peu leur ramure et s'étendirent sur la terre détrempée, minés par l'âge et la maladie, surchargés de neige collante, renversés par les vents, tués par les insectes, mais l'on y chercherait en vain la morsure d'une hache.

Ils n'ont pas subi les outrages de l'homme.

Pays de pourriture et quand même fascinant, à cause de ses clartés vertes, de ses teintes et de ses feintes, de sa parure d'illusion, de son attrait d'irréel.



Les membres de la promotion 1968 de la Faculté de Médecine de l'Université de Montréal ont visité récemment les laboratoires Desbergers et Nadeau pour se familiariser avec la fabrication des médicaments. Voici quelques-uns des visiteurs photographiés avec leur hôte Monsieur Jacques Carrière. À droite, le Docteur Pierre Ringwald qui dirigeait le groupe.

ENFIN!

Un traitement spécifique des dérangements gastro-intestinaux  
non spécifiques

**Mexaform**<sup>®</sup>

le normalisateur de la flore — aide à rétablir l'équilibre intestinal

C I B A  
DORVAL, QUÉBEC

